

1.2 DASEINSANALYSIS IN THE DEVELOPMENT OF SPECIFIC THERAPEUTIC ISSUES

1.2 ДАЗАЙН-АНАЛИЗ В РАЗРАБОТКЕ КОНКРЕТНЫХ ТЕРАПЕВТИЧЕСКИХ ВОПРОСОВ

DOI : 10.18199/2226-5260-2016-5-2-122-141

LE “NICHTS DER WELT”: DE L’ANGOISSE ET LA CONFIANCE

ADO HUYGENS

Doctor in Psychology & Clinical Phenomenology.

President of the Centre et Ecole Belge de Daseinsanalyse (CEBDA), President of the International Federation of Daseinsanalysis (IFDA), Invited Professor in Praha and Izmir, 1000 Brussels, Belgium.

E-mail: dasein.ado@skynet.be

THE “NICHTS DER WELT”: ON ANXIETY AND TRUST

The author describes a limit situation in which he found himself during his journey in Egypt. He describes this experience as a kind of panic attack and associates this experience with what Heidegger called *Grundstimmung*. As a Daseinsanalyst, the author decided not to avoid this exceptional and terrifying inner turmoil but, on the contrary, to describe day after day his feelings, emotions, the sense of strangeness and homelessness while at the same time rereading “Sein und Zeit”. The author reports being able to experience in his flesh, beyond any theoretical approach, what Heidegger puts into one of his main concepts, *Angst*. This concept delivers the uncanny experience of the meaninglessness of existence, of “not-being-at-home”. He describes his experience which permitted him to vividly explore through Heidegger’s Daseinsanalysis the way a human being lets natural entities be, the way he has to face his finitude through *Angst*, and finally, the way Dasein is confronted with “nothingness”. Nevertheless, the author wonders, whether the feeling of “unfamiliarity” or “errancy” might also be the source of the “clearing” and lead us to experience of authentic life? Step by step, *Angst* is questioning “trust”. What does it mean to trust the world or oneself? This article intertwines theory and *Erlebnis*, such that living experience is manifested by Heidegger’s hermeneutic and, conversely, Heidegger’s hermeneutic is embodied in living experience. This article bridges an ontic journey in Egypt and an ontological journey in which Dasein’s Being unfolds.

© ADO HUYGENS, 2016

Key words: Angst-Anxiety, not-being-at home, nothingness, unfamiliar, finitude, meaninglessness, trust, openness, Gelassenheit-serenity, clearing.

“NICHTS DER WELT”¹: ОТ СТРАХА К ДОВЕРИЮ

АДО ГЮЙГЕНС

Доктор психологии и клинической феноменологии.

Президент Бельгийского Центра и Школы Дазайнанализа (CEBDA), Президент Международной Федерации Дазайнанализа (IFDA), приглашенный профессор в Праге и Измире, 1000 Брюссель, Бельгия.

E-mail: dasein.ado@skynet.be

Автор анализирует граничную ситуацию, в которой он оказался во время путешествия по Египту. Он описывает свой субъективный опыт как паническую атаку, ассоциируя ее с тем, что Хайдеггер называет *Grundstimmung*. Будучи дазайн-аналитиком, автор решил не бежать от этого пугающего внутреннего опыта, но напротив, детально описать свои чувства, эмоции, ощущение чуждости и потерянности, параллельно перечитывая страницы *Бытия и времени*. Согласно автору, он сумел испытать во плоти, а не только чисто теоретически, то, что Хайдеггер вкладывает в одно из своих основных понятий, – понятие *Angst*. Это понятие передает пугающее переживание бессмысленности существования, лишенности дома. Благодаря хайдеггеровскому дазайн-анализу, автор сумел пережить на собственном опыте то, как человек позволяет быть вещам, то, как через *Angst* он сталкивается с собственной конечностью, и то, как Дазайн оказывается перед лицом “ничто”. Автор задается вопросом, может ли ощущение непривычности и потерянности быть источником “просвета” и вести нас к опыту подлинности? Шаг за шагом *Angst* ставит перед человеком вопрос о доверии. Что означает доверять миру и самому себе? Настоящая статья сочетает в себе теорию и *Erlebnis*², и хайдеггеровская герменевтика проливает свет на живой опыт, а тот, в свою очередь, воплощает в себе хайдеггеровскую герменевтику. Таким образом, статья соединяет онтическое путешествие по Египту и онтологическое путешествие, в котором разворачивается бытие Дазайн.

Ключевые слова: Angst-страх, лишенность дома, ничто, непривычность, конечность, бессмысленность, доверие, открытость, Gelassenheit-отрешенность, просвет.

¹ Ничто мира (*Прим. ред.*).

² Переживание, живой опыт (*Прим. ред.*).

“C’est faire confiance à la vie,
Que de se mesurer à l’impossible”

“Attempting the impossible
is a way of trusting life”

Panaït Istrati

Début janvier 2012, je décide de partir en croisière sur le Nil afin de me consacrer entièrement à la lecture et l’écriture. Le voyage commence le samedi après-midi par un vol direct de 4h.

J’arrive à Louxor à 21h00. Il fait nuit noire. Etrange sensation. Je suis la seule personne de tout l’avion à me diriger vers l’agence indiquée sur un panneau. Me voici soudainement seul dans un minibus avec deux égyptiens. Ils s’arrêtent à une pompe à essence, ensuite sur un terre-plein, isolé, plongé dans l’obscurité où sont entreposés des pick-up de police. Ils me disent qu’après 19h00 s’impose pour notre sécurité un convoi de police. Il n’y a plus assez d’eau dans le Nil. Le bateau ne peut plus amarrer à Louxor mais, à 60 km, dans la ville d’Esna. Se déploie imperceptiblement le menaçant. Ils me plantent dans la voiture et je reste là, seul, dans l’obscurité, pendant 15 minutes, le temps d’imaginer un scénario d’enlèvement et de prendre conscience combien je suis passé, en quelques minutes, d’une sensation de sécurité, de société moderne à une sensation profonde d’insécurité, d’être perdu, à la merci des autres, en suspens total d’autonomie. La Stimmung d’apeurement s’installe. Où suis-je? Qui sont ces Autres? Je suis à la recherche de signes qui peuvent me rassurer, calmer mon imaginaire. Le combi s’arrête une fois de plus. Le premier guide descend pour laisser place à un autre inconnu. Déstabilisation. Je dois à nouveau m’adapter à un autre visage, me le rendre familier. Très vite, l’angoisse s’installe et son absence complète de significabilité. Du sens ne peut plus émerger! Il s’est effondré. J’ai perdu l’essentiel de mon lien au monde. A l’intérieur de moi, c’est le chaos mais je ne craque pas. En apparence, je suis calme. Heureusement, un car d’une dizaine de touristes s’est arrêté et rejoint le convoi ce qui me tranquillise sans me rassurer pour autant.

Le chemin est long et chaotique, plus souvent en terre battue qu’asphaltée. Tous les dix kilomètres, un poste de police, son casse-vitesse. La voiture s’arrête. La nuit engloutit le monde qui ne disparaît pas pour autant. Il n’en est que plus effrayant qu’il m’apparaît incompréhensible.

Après 2h30 de palabres, d’attente et de voyage, j’arrive au bateau. Toujours seul. Pas âme qui vive. Je remplis un formulaire et dois laisser mon passeport. Le lieu où

le bateau est accosté est sordide, sinistre. Il est à quai en rang d'oignon, en sandwich avec deux autres. Le Stéphanie, cinq étoiles, sans être accueillant, est rassurant, tout comme ma chambre. Déjà essentiel en ce moment. Les rideaux sont tirés. En les ouvrant, je suis nez-à-nez avec la chambre du bateau voisin.

Je m'installe. Musique, ordinateur, photos de mes proches me permettent de me poser.

C'est ainsi que commence cette croisière. Ces moments sont certes pénibles mais fondamentaux. Ils me permettent de me connecter à ces autres facettes de la vie et du monde des humains, à prendre conscience de ma propre fragilité... tant celle de mon corps que celle de mon mental.

Je me protège beaucoup, vis dans un cocon de plus en plus cocoonant, en dehors de toute forme de violence alors que le monde l'est de plus en plus.

Je dors peu, ce temps très court où je tombe dans le sommeil. Je me lève à l'aurore pour m'informer. J'apprends que le bateau va rester ici jusque mardi midi. Trois jours dans ce lieu sordide. La salle de restaurant tout comme le buffet du petit déjeuner sont "déprimant".

Je me sustente sommairement et rejoins ma cabine. J'ouvre mon ordinateur et lis mon roman, le corrige puis passe à la lecture de "Daseinsanalyse" de Alice Holzhey-Kunz et "Sein und Zeit" de Heidegger.

Je lis avec beaucoup d'attention, synchronicité étonnante, la deuxième définition de "monde":

Heidegger décrit le séjour dans le "Nichts der Welt" comme "Unzuhausesein" [(Heidegger, 1993, 189)] et dément que l'on peut vivre dans ce monde. On ne peut pas s'y orienter de manière compréhensive, car ce n'est pas seulement tout ce qui entoure l'homme qui est insensé, mais lui-même également. Comme ce monde ne donne rien à comprendre, toute orientation ou tout appui manquent, on ne peut y vivre. Il ne s'agit donc pas seulement d'un monde étranger, qui ne m'est pas familier, mais d'un monde dans lequel l'opposition "familier – étranger" est aussi caduque. Ainsi, l'homme se trouve "dans" ce monde non pas dans un état de "peur", mais d' "angoisse"; il n'y a plus rien de concret en lui, face auquel il pourrait avoir peur, il se sent bien plus complètement "étranger" ("unheimlich"). (Heidegger, 1993, 188)

Ce texte résonne, vous en auriez-vous douté? Je lis plus attentivement le texte, m'y accroche. La suite n'est que plus limpide.

Si l'on est angoissé, tout apparaît comme potentiellement dangereux et l'on tend à exagérer les dangers concrets présents ou de voir des dangers là où il n'y en a pas; si l'on est serein, alors la même chose apparaît non seulement sans danger, mais même amical et invitant et l'on vit dans le sentiment que le monde est paisible et que rien ne pourrait louper. L'angoisse ne se laisse pas ranger ici, car en elle le monde devient

étrange (unheimlich) car tout perd sa signification confiante jusqu'alors et prend à la place le caractère de "l'absence complète de significativité" [(Heidegger, 1993, 186)]. Dans l'angoisse, rien n'est plus "pertinent", même pas de savoir s'il y a ou pas des dangers dans le monde. En elle, le monde s'effondre en tant que totalité de sens (Sinnganze), et ce qui s'ouvre à la place et le "rien du monde". (Heidegger, 1993, 276)

Ce texte heideggérien m'est familier. Je l'ai lu des dizaines de fois et l'enseigne durant les formations. Il revêt en cet instant un caractère nouveau. Soudain, je ne lis plus, je ne me dirige plus vers ce texte en tant que philosophe, Daseinsanalyste, enseignant. C'est lui qui me parle, qui s'adresse à moi. Je suis interpellé, touché, saisi par la puissance du "dit", de sa parole.

Je remonte sur le pont et découvre avec joie que le bateau, côté Nil, nous a quittés, ouvrant enfin le paysage. Le soleil est radieux. Le vent frais. Je m'assoupis durant deux longues heures revivifiantes.

Je me sens mieux: peu à peu, du lien se tisse à nouveau. Je décide de relire Heidegger lui-même:

Ce qui oppresse, ce n'est pas ceci et cela, pas non plus la somme totale du sous-la-main, mais la possibilité de l'à-portée-de-la-main en général, c'est-à-dire le monde lui-même. Lorsque l'angoisse s'est apaisée, le parler quotidien a coutume de dire: "au fond, ce n'était rien". Cette formule touche en effet ontiquement ce que c'était. Le parler quotidien porte sur une préoccupation pour, et une discussion sur l'à-portée-de-la-main. Ce devant-quoi l'angoisse s'angoisse, ce n'est rien de l'étant à-portée-de-la-main intramondain. Mais ce rien de l'étant à-portée-de-la-main que le parler quotidien circon-spect comprend seul n'est pas un rien total. Le rien d'être-à-portée-de-la-main se fonde dans le "quelque chose" le plus originel, dans le monde. Mais le monde appartient ontologiquement de manière essentielle à l'être du Dasein comme être-au-monde. Si par conséquent c'est le rien, c'est-à-dire le monde comme tel qui se dégage comme le devant-quoi de l'angoisse, cela veut dire que ce devant-quoi l'angoisse s'angoisse est l'être-au-monde lui-même. Le s'angoisser ouvre originairement et directement le monde comme monde. (Heidegger, 1993, 186)

Je n'avais jamais lu ce texte avec la passibilité de ce matin. Le soleil brille de mille feux dans le ciel bleu et me réchauffe. Le Nil majestueux m'apaise. Je suis seul sur le pont du bateau. La trace encore présente de l'angoisse m'ouvre toute la profondeur de la pensée heideggérienne qui s'avère moins théorique que jamais.

L'angoisse ouvre le Dasein comme être-possible, plus précisément comme ce qu'il ne peut être qu'à partir de lui-même, seul, dans l'isolement... L'angoisse isole et ouvre ainsi le Dasein comme "solus ipse". Ce "solipsism" existential, pourtant, transporte si peu une chose-sujet isolée dans le vide indifférent d'une survenance sans-monde qu'il place au contraire le Dasein, en un sens extrême, devant son monde comme monde, et, du même coup, lui-même devant soi-même comme être-au-

monde... L'affection, avons-nous dit en effet plus haut, manifeste "où l'on en est". Dans l'angoisse, "c'est inquiétant", "c'est étrange". Ici s'exprime d'abord l'indétermination spécifique de ce auprès de quoi le Dasein se trouve dans l'angoisse: le rien et nulle part. Mais ce caractère inquiétant, cette étrang(èr)eté signifie en même temps le ne-pas-être-chez-soi (Heidegger, 1993).

Les mots et sensations d'hier me reviennent avec acuité et confirment toute la pertinence du texte, sa résonance, son intimité avec le vécu humain. "Le ne-pas-être-chez-soi" (Unzu Hause sein) et l'étrangèreté (Unheimlichkeit) furent les éléments déclencheurs. Sortant de l'avion en pleine nuit, seul et non informé, je n'ai pu m'intoner au monde qui m'entourait, l'habiter et y trouver la possibilité d'y séjourner (Unverweilen). J'en fus exclu, me suis senti étranger. Rien ne prenait sens. S'effondrait ma raison, ma confiance dans le monde et en moi-même. "L'affection manifeste où l'on en est": j'étais dans le rien. Un concours de circonstances a amplifié cette sensation.

"Le caractère de l'être-à fut manifesté plus concrètement par la publicité concrète du On, qui apporte le calme de l'auto-sécurité, l' 'évidence' du 'chez soi' dans la quotidienneté médiocre du Dasein. L'angoisse, au contraire, ramène le Dasein de son identification échéante au 'monde'"(Heidegger, 1993, 189).

A la lumière de la veille, je dois me rendre à l'évidence que je cultive, à ma grande surprise, un mode très sophistiqué du "on", celui de promouvoir toutes les circonstances possibles pour me sentir "chez moi", d'éviter toute crise, toute différence... Le "on" se love aussi là où nous le croyons le plus éloigné. Nous le sommes bien plus souvent que nous ne l'imaginons. Il me faudra relire une fois encore "Etre et Temps" à l'aune de cette ouverture de conscience.

Les heures tournent. Il est 15h. Le repas fut simple mais bon. Le soleil est entré dans ma chambre. Je me remets à observer le monde, à regarder. D'un côté du pont, le Nil et sa quiétude esthétique apparente, de l'autre côté, une rue du village. Des bâtisses de briques éboulées et terre sèche, sol en terre battue. Poussière, gravas, saleté, misère. Quel contraste entre la terre, le bas et le haut, le ciel, bleu azur, entre le monde des hommes et celui des dieux. Djellabas qui éliminent toutes les formes du corps tant pour les hommes que pour les femmes, noire pour les femmes mariées et turban blanc ou nikab. Je vois deux femmes ou, du moins je le suppose, entièrement recouvertes de noir s'éloigner sur un chemin de terre vers un lieu de désolation. Au carrefour de l'esthétique et de l'émouvant. Un homme donne du fourrage à son âne. Des enfants jouent dans le sable. "Allah el-akbar" retentit du minaret de droite bien vite concurrencé par celui de gauche. Je suis le seul à rester sur le bateau, à ne pas

visiter les temples, les vestiges, à ne pas me frotter à la population locale. Un casque “Bose quiet confort” m’isole du bruit ambiant. Eh oui, “dans le Verfallen, l’homme fuit la vérité angoissante d’être pris dans le Nichts der Welt”.

Ce “Verfallen”, cette déchéance ou ce détournement de ce rapport à mon être-le-plus-propre est omni-présent. Holzhey, au-delà d’Heidegger qui s’en tient au divertissement, bavardage et curiosité, dégage trois protections essentielles: l’affairement, une compréhension saine du monde et la fondation culturelle du sens. Le premier sous-tend une vie bien remplie, voire stressante, aux mille occupations. Rien de mieux qu’un engagement fort qui me lie intensément à un projet, me donnant le prétexte idéal pour ne pas ressentir toute la précarité de ma vie. Une compréhension formatée et intégrée du monde me permet de remplir de sens ce dont je me mets à douter. Cette protection n’a pas agi ce fameux samedi soir. Je me suis laissé emporter par le doute, l’imaginaire et quelques signes inquiétants. Le troisième mécanisme qui alimente et renforce le deuxième est celui des constructions culturelles dont le pilier est la religion. Depuis des millénaires, les cultures sociétales élaborent des rites, des constructions-vérités-croyances inscrites dans la tradition ancestrale pour répondre à nos questions sans réponses, pour apaiser nos doutes les plus terrifiants: “Que dois-je faire?”, “Quelle décision prendre?”, “Que se passe-t-il après la mort?”... A l’instant même de cette écriture, le chant du Muézin retentit. Des hommes inspirés, illuminés ou “allumés” s’érigent en prophète pour inscrire dans la pierre ou le livre les conduites et pensées à suivre. Dogme. La foi du charbonnier. Nos sociétés modernes les ont remis en question entraînant une fragilisation du psychisme humain non préparé à se confronter au sans-fond qui s’ouvre soudainement. J’ajouterai une propension au grégarisme. Dans nos sociétés grégaires, la solitude est très souvent forcée et mal vécue, le groupe recherché et apprécié.

A chacun de nous de s’interroger sur ses manières d’éviter la déflagration de l’étant et/ou l’intonation à l’Être. Aurais-je sublimé le Verfallen, la déchéance dans la connaissance, l’esthétique, l’engagement philosophique, voire la Daseinsanalyse? Que signifie s’intoner à l’Être. L’aurais-je sublimé?

Cette prise de conscience confirme mon questionnement de l’enseignement de la “Daseinsanalyse”. Il ne s’agit pas de savoir, de mémoriser, répéter écholaliquement la pensée heideggérienne mais d’en être passible pour pouvoir cheminer ce “à être”. Le concept de “transpassibilité” forgé par Henri Maldiney nous conduit au-delà de l’idée bossienne de transformer le langage pour se dégager du schéma objet-sujet. A cet effet, Boss utilise des formulations du type: “Les choses s’adressent aux

êtres humains”, “elles l’abordent”, “elles le déterminant”, “elles se dérobent à lui”. La Daseinsanalyse n’est pas l’objet d’un sujet, le daseinsanalyste. Il s’agit avant tout de se laisser saisir par, d’être touché par, de se laisser pénétrer par, de faire l’expérience de... Faut-il pour autant être pris par le “Nichts der Welt” pour exister sa vie? Est-ce une nécessité, une obligation? De nos jours, nous n’existons que par procuration en nous identifiant aux héros que les scénaristes créent à la hauteur de nos fantasmes et souhaits de grandeur, puissance ou sagesse. Le temps d’un film, nous devenons ce que nous sommes incapables de cheminer et de réaliser: boxeur invincible ou baroudeur invétéré, vengeur, moine, aventurier, prince, sorcier...

Des européens refont surface sur le pont. Je les entends bavarder, je les vois tuer le temps. Je les attendais. Aussitôt présents, ils me déçoivent. Je comprends néanmoins mieux pourquoi l’homme évite la solitude. Accompagné, mon imaginaire ne m’aurait pas joué ce tour. A deux ou en groupe, nous formons un simulacre de sens qui peut se confronter au vide ambiant. Seul, l’homme s’y effondre si son fond le permet, c’est-à-dire s’il s’est construit sur un fond quelconque qu’il croit réel, subsistant et solide. Or le sens est fragile.

Celui qui souffre d’un manque de sens ou se plaint d’une perte de sens, n’a pas seulement pas encore trouvé le sens ou l’a perdu pour le moment, mais il est confronté avec la vérité que nous séjournons le plus souvent dans des rapports de sens, mais sans être vraiment en sécurité (geborgen) dans le sens, car tout sens est friable et que “derrière” tout sens guette toujours l’“Être pur” dans sa (sinnbaren) facticité. (Holzhey-Kunz, A., non encore publié)

D’autres évènements plus concrets m’avaient déjà rendu conscient de ce sans-fond, de la fragilité du sens et de la précarité de la stabilité rassurante de nos vies. J’oubliais, par contre, que cette conscience ne nous aide en aucune manière à éprouver le “Nichts der Welt” lorsqu’il nous envahit ou nous néantise. Il nous faut aussi différencier le temps de l’imaginaire de celui de la réalité. Le premier n’est pas moins terrifiant du deuxième et je ne m’y sens pas moins démuné.

Le soir tombe. Je rentre dans ma cabine. J’avais sous-estimé la puissance du soleil hivernal en ces tropiques. Mon visage brûle. Vingt-quatre heures se sont écoulées. Rien n’est devenu familier mais j’apprivoise peu à peu le “Unzuhause-sein”.

J’ai dormi jusque midi, me suis ressourcé dans le sommeil. Sur le pont, les brumes s’étant levées, se profilent sur l’autre rive du Nil une belle chaîne de montagnes rocailleuses, presque blanches. Au-delà d’une fine bande verdoyante, le désert à perte de vue. Je m’installe sur un transat, dos au soleil, à la ville et au mouvement de la vie, pour admirer le fleuve mythique et relire ce texte, le corriger,

le prolonger. Bien vite, le soleil se couche et tombe la fraîcheur. De ma chambre regagnée, j'assiste à la venue du crépuscule qui, peu à peu, dérobe le village du registre visuel de mes sens. Il n'est plus que sons et odeurs.

Du temps s'écoule, comme d'un sablier que je regarde passivement, m'entraînant dans son passage vers d'autres possibles. Je regarde les villageois qui restent des heures durant assis en groupe ou couchés dans une barque à, je le suppose, attendre que le temps passe. Ils ne s'affairent pas, ne s'engagent pas dans des projets mais sont simplement là pris dans l'engrenage du sens qui leur a été inculqué. Un groupe d'enfants joue avec le sable des rues et un peu d'eau pour disposer quelques pâtés sur le rebord de la rambarde qui nous sépare d'eux. Un homme les admoneste, en gifle un et détruit les petites œuvres naïves mais ludiques d'un coup de pied. Que deviendront-ils? Un destin tout tracé. Fatalisme. Accepter les circonstances dans lesquelles ils sont nés, Geworfenheit. Facticité ou factualité? S'en contenter! Peuvent-ils penser autrement? Y-a-t-il toujours d'autres possibles, d'autres horizons?

Etant l'unique belge sans forfait visite, mon guide m'a planté là le samedi dans la nuit sans rien me dire si ce n'est qu'il me contactera en fin de séjour pour m'informer du comment je pourrai rejoindre l'avion. Depuis, l'agence reste muette. Or, vendredi nuit, heure de mon départ, nous serons à Assouan, très éloigné de Louxor. La réception me dit "Ne vous inquiétez pas" mais ne donne aucune information. Je prends conscience du "flatus voci", de ces paroles qui ne transportent aucun sens, aucune information crédible. Je suis dans un autre monde. Il faut patienter, attendre le moment et décider à ce moment-là.

Ne pas anticiper. Je ne peux me rassurer complètement, être insouciant, profiter pleinement. Je reste préoccupé, soucieux, "besorgt"...

Le bateau est toujours à quai. Etrange croisière... plutôt un hôtel flottant. Je crains déjà le pire. Rater mon avion. "Ils ont fait le maximum" diront-ils. Ma première expérience d'agence, de tour opérateur, première fois que je me laisse conduire. Je dois faire confiance. Je suis livré à moi-même tout en étant dépendant de l'autre.

La confiance! Ce sentiment fondamental n'apparaît pas une fois dans "Être et Temps" qui s'en tient à la peur, à l'angoisse, à la culpabilité, la tristesse, l'être-en-dette et dans d'autres textes à l'ennui, la sérénité... Ne théorisons pas, ne consultons pas les dictionnaires et traités mais méditons le terme. Que déploie-t-il? Être confiant, c'est se laisser aller à ce qui vient, à ce qui se donne; c'est se donner à ce qui se donne, c'est faire "Un" ou du moins pouvoir s'harmoniser avec ce qui se donne et se donnera;

c'est pouvoir se projeter dans le temps avec ce qui se donne et le ressentir comme bienfaiteur. La confiance s'accompagne d'une sensation de sécurité, d'écoute, de partage, de compréhension, d'être-ensemble et d'une certaine forme de continuité dans le temps. Essentiel, le comprendre.

“Ce qui est ainsi ‘pu’ ou ‘su’ dans le comprendre en tant qu’existentiel, ce n’est pas un ‘quelque chose’, c’est l’être comme exister” (Heidegger, 1993, 143).

La confiance déploie un “pouvoir-être”! Elle maintient le possible ouvert en moi alors que l’angoisse le néantit. Si l’angoisse (Heidegger, 1993, §40), comme Grundstimmung, disposition affective fondamentale, nous arrache de notre déchéance, de notre vivre médiocre dans le “on” pour nous révéler à nous-mêmes au jour de notre abysse la plus propre, la confiance maintient notre lien avec le monde dans lequel nous devons vivre, prendre des décisions, nous orienter ou... avec nous-mêmes en tant que celui qui “peut” écouter, comprendre, donner sens et prendre sens. Angoisse et confiance sont le recto et le verso d’une même dramatique, celle de l’exister humain. Il focalise en des lieux nodaux cette oscillation existentielle entre ces extrêmes existentiels que sont l’énergie, la vie, la naissance, la créativité, le pouvoir-être, le désir et la mort, le rien, l’effondrement, l’écrasement, l’impuissance, la catatonie. Au cœur de cette oscillation, une dynamique essentielle: l’ouverture, l’intonation, la compréhension.

“En tant qu’il comprend, il ‘sait’ à quoi s’en tenir, où il en est avec lui-même, c’est-à-dire avec son pouvoir-être” (Heidegger, 1993, 144).

15h00... Le bateau quitte le quai... enfin. Transformation radicale de l’atmosphère. En quittant les hommes et leur ville émerge le paisible, l’envie de séjourner-auprès-de. Les villages clairsemés rassemblent quelques habitations de terre battue. Les paysages sont superbes. Nous sommes une trentaine sur le pont. Silencieux, tous recueillis devant une telle beauté. Les rives du Nil sont bordées d’îlots de palmiers qui échancrent le ciel bleu. Ça et là, de petits escaliers mènent vers une cahutte où cohabitent l’homme et l’animal. Vie pour le moins primitive mais, paradoxalement, plus rassurante. Le soleil se couche et déjà rougeoit dans le lointain. Tout s’est apaisé. Je crains, certes, encore pour le retour mais... nous verrons bien. Le Nil, au loin des hommes, m’a renoué au familier. J’ai quitté mes écouteurs.

18h30, le bateau accoste à Edfu. Nous sommes accueillis par les voix tonitruantes du minaret. La ville semble plus civilisée.

Ces moments paroxystiques qui, rassurez-vous, ne sont pas les premiers me permettent de m’intoner, un tant soit peu, au drame de la folie, à cette sensation invivable où seul l’angoisse sévit, où la confiance ne peut s’instaurer, où “je” ne peut

rien habiter, le “Nichts der Welt” absolu, un “je” qui s’étiole imperceptiblement, ne s’accroche plus à rien, se délabre, où le sens se court-circuite pour réapparaître sous une forme insensée ou insoutenable. Je me réfère aux délires d’enfer d’un de mes patients.

6h30. Je suis réveillé par des chamailleries, des voix qui s’élèvent les unes contre les autres. J’ouvre mes rideaux. Des dizaines de calèches se disputent une place de choix devant le bateau, attendant déjà les premiers touristes. Impossible d’aborder la terre ferme sans un guide. Nous nous ferions laminer. Je suis conforté dans ma décision de n’avoir rien visité si ce n’est, prévu jeudi après-midi, un village nubien et vendredi, Abou-Simbel. Je reste dans ma cabine, lis Holzhey et Heidegger, puis reviens, inspiré, à ce texte.

Pour que la psychiatrie, la psychothérapie, la clinique deviennent humaine, le clinicien ne doit pas simplement être conquis par la philosophie de l’existence, devenir Daseinsanalytiste et se mette à écrire des traités érudits, démontrant son savoir et son désir d’humanité, il est nécessaire qu’il soit intonné au sans-fond, toujours vacillant sur ses bases éphémères.

Le bateau a largué les amarres. Il est 11h. Nous voguons vers Kôm’ombo où nous arriverons vers 16h. Le bateau s’est normalisé. Nous sommes une quarantaine. Nous n’étions que douze, dimanche. Le divertissement, le “farniente”, l’animation ont gagné le pont. Je me réfugie dans ma cabine que les baies vitrées ouvertes sur les berges du Nil égaient de lumière, d’odeurs, du bruissement de l’eau. J’écoute le concerto pour violon “Taia Gaisma”, “Distant Light” de Vasks. Suis-je dans le “On” en retrouvant une quiétude? A quelques mètres de mon confort, le dénuement le plus complet: quatre murs de terre, un toit de paille, un petit feu, deux êtres qui regardent le Nil et les bateaux passer. Une petite barque en guise de liberté leur permet d’aller vers une langue de terre, un îlot où se posent de grands oiseaux blancs. Plus loin, un couple et son enfant me font signe. Je privilégie à nouveau la solitude au brouhaha du groupe.

J’ai repris confiance en moi-même, en ma capacité de gérer ce qui se donne dans mon environnement. L’oscillation redevient dynamique. Se représentent les présences essentielles, celles qui nous permettent de résister aux assauts du “menaçant”. Je me suis demandé quel était le moment de confiance le plus insigne dans ma vie, celui qui l’avait bouleversée, celui qui avait éveillé dans ma chair la confiance ontologique. Le point source, sans hésitation, le moment où mon fils m’a déposé dans les bras ses jumeaux. Un point qui devient trait, esquisse, dessin... à chacune de nos rencontres, de nos moments de partage.

Nombreux sont les patients qui me demandent comment acquérir une confiance en soi. Tout aussi nombreux les ouvrages qui se targuent de donner une solution miracle.

Nous longeons les carrières de pierre qui ont permis la construction des pyramides et des temples. Dans certaines se distinguent des habitations troglodytes. Puis soudain, les palmiers réapparaissent. Des animaux paissent aux côtés d'enfants qui jouent au temps qui passent. En arrière-fond, des dunes, vagues de sable sculptées par le vent. Ces moments sont idylliques, privilégiés. Rappelez-vous mes premières heures sur le sol égyptien.

Retenons comme essentielle la méta-stabilité, cette capacité de se restabiliser dans la tourmente ou quand l'ouragan est passé. Ne pas sombrer dans la compulsion de répétition que "Freud définit comme un processus inconscient qui oblige le sujet à encore et toujours remettre en scène les expériences négatives non gérées du passé". Mais comment se tourner toujours et à nouveau avec confiance vers l'avenir, le monde et soi-même quand vous vous en sentez incapable? L'homme peut être le théâtre d'événements qui se figent en traumatisme et angoisse traumatisante parce qu'il ne peut les transformer ou se transformer. Pourquoi ne le peut-t-il? La question est sans réponse mais aux mille hypothèses. Peut-être est-ce un dérèglement chimique, un dysfonctionnement cérébral? Peut-être ne trouve-t-il pas en lui les ressources nécessaires – la résilience – qui auraient pu s'instaurer d'une qualité relationnelle transcendante avec sa mère ou son substitut, transcendante dans le sens où d'elle sourd la possibilité relationnelle, les conditions de possibilité de créer du lien, d'y croire et de le maintenir malgré les soubresauts de l'existence?

Que deviennent les hommes et la manière dont ils se considèrent les uns les autres? La globalisation de l'information et des images nous permettent de prendre conscience des inégalités de plus en plus abyssales qui frappent les hommes d'une même terre au point d'hypothéquer le vivre-ensemble et générer une violence inouïe. L'inégalité entre les hommes est certes ontologique, elle fait partie de son être le plus propre, de sa déréliction mais qu'en faisons-nous? L'Amour et le "Nous" binswangérien me semble bien "ideal". L'homme, l'adolescent est capable de tuer pour un baladeur MP3, de séquestrer, torturer pour quelques euros, de s'immoler pour l'injustice de trop. Quels sont les droits et les devoirs des hommes, plus bafoués sur cette terre que respectés?

De quel monde l'angoisse nous arrache-t-elle? Celui du "On", de l'homme qui se berce d'illusions, qui travestit le phénomène pour qu'il demeure acceptable ou l'enfouit dans le divertissement, la distraction ou l'affairement.

Dans l'angoisse, les interprétations de sens se démasquent comme ce qu'elles sont, à savoir des interprétations qui devraient préserver l'être humain de la confrontation avec la vérité nue du "qu'il est et qu'il a à être" (Holzhey-Kunz, A., non encore publié).

Heidegger différencie l'angoisse authentique, très rare, de celle inauthentique, plus commune, mêlée de peurs. J'ai eu peur d'être kidnappé, pris en otage ou simplement tué pour me dérober argent et valeurs, peur de ne plus pouvoir rentrer, d'être condamné à rester dans ce pays, à mes yeux, inhospitalier. Cette peur est née sur un fond propice, celui d'une sensation d'insécurité, de ne pas se sentir chez soi, fond lui-même provisoire ancré sur un fond plus tenace, celui d'un effritement de la confiance en ce monde, celui d'une conscience que les hommes deviennent de plus en plus ignorants, pulsionnels, violents, celui, in fine, de ne plus se sentir chez soi en ce monde, comme le disait Lévi-Strauss à l'approche de son centenaire, de se sentir trop différent. Une goutte suffit pour faire déborder le vase, pour que la contention ipséitaire se relâche. Ces peurs, une fois raisonnées, ont laissé place à l'angoisse, elle sans objet.

Le rien devant lequel l'angoisse transporte dévoile la nullité qui détermine le Dasein en son fondement, lequel est lui-même en tant qu'être-jeté dans la mort (Heidegger, 1993, 308).

Cette angoisse que je ressens comme potentiellement toujours présente n'est pas, à mes yeux, pathologique mais existentielle. Elle remet les pendules à l'heure, désactive la propension du moi à s'infatuer, fragilise les fonds provisoires qui pourraient se consolider en certitudes et fissurent les illusions. Mais peut-être n'est-elle elle-même qu'une autre illusion, une autre croyance?

Le bateau s'est arrêté à Assouan. Il est 23h. De mon lit, je vois à travers la baie vitrée une colline illuminée et le fleuve majestueux. J'écoute le Festina Lente d'Arvo Pärt. 7h30, j'ouvre les rideaux. C'est l'enchantement. Surplombée d'un petit temple à coupole, une colline de sable et de rocailles laisse deviner aux deux tiers de sa hauteur des habitations. Il s'agit de la nécropole des princes. Entre elle et nous, une petite langue de terre échancrée sur la rive de laquelle mouillent deux felouques. Un ciel bleu azur. Mais l'enchantement est de courte durée. Un bateau s'accroche au nôtre et c'est brusquement l'horreur: obscurité, fumée, bruit... Nous voici repris en sandwich. Je referme les rideaux. Je suis certainement le seul en cabine. Tous sont sur le barrage.

N'est-ce pas la vie? L'impermanence tant des belles choses que des moins réjouissantes. Le paysage n'a pas disparu mais il n'est plus à ma portée. Je n'y ai plus

accès. Ce voyage ne nous épargne pas. Il nous confronte aux désagréables aléas du monde. Je m'en étais trop protégé. Je ne puis être pris de toutes parts. L'homme aisé, voire fortuné, monnaie une certaine forme de continuité dans le plaisir, le confort et le bien-être. Le rêve: vivre une vie de plaisirs et victoires pour mourir dans son lit pendant son sommeil. Il évite une croisière où un bateau peut s'accrocher au sien, où la police est nécessaire pour que règne un semblant d'ordre, où la première ville qu'il rencontre est délabrée et sinistre. Il choisit celle qui maquille toutes les imperfections, les contrariétés et maintient dans son horizon une vision idyllique. L'argent, le pouvoir, l'intelligence sont, pour la plupart d'entre nous – j'en fais partie, consacrés à nous protéger de toutes les vicissitudes de la vie.

Pensez à la jeunesse de Siddhârta Gautama qui deviendra le Bouddha le plus célèbre en nos contrées. Néanmoins, quelle que soit notre richesse, il est certaines contrariétés, et de taille, que nous ne pourrons éviter. Raison de plus, me direz-vous, pour gommer celle à notre portée. Notre désir ontologique est d'éviter l'angoisse. Pour les moins nantis, ce sera s'immerger, le temps d'un film, dans un autre monde que le leur.

Ne culpabilisons pas. L'espace-temps de l'angoisse est inviable. De même, "nous n'existons que rarement. Nous sommes constamment" nous rappelle Henri Maldiney. Nous devons aussi pouvoir nous ouvrir des espaces de vie, de plaisir, de ressourcement. Tout est question d'équilibrage et de ne pas trop s'y illusionner.

Je peux vivre d'autant mieux dans la contrée de l'angoisse, la refouler ou l'éviter d'autant moins que je suis capable de la surmonter et de m'en préserver dans des lieux de suspens. Il y a celui, proche et "là", essentiel: ma famille, mes petits-enfants, mes rares amis; ceux qui se sont imposés à moi: l'art en général et moderne plus particulièrement, le raffinement, la beauté, la pensée. Un pays les focalise en une énergie comme nulle autre pareille: le Japon. J'y voyage seul sans le moindre ravage de l'angoisse. Serait-ce un pays où je puis mourir? Enfin, le plus évanescent mais non le moindre, la méditation et le cheminement de la vacuité. Ne confondons pas cette angoisse existentielle avec celle du psychotique où tant le monde que la personne se sont délabrés sans espoir de retour ou celle engendrée par un traumatisme qui hypothèque le retour à une forme de confiance ou de sérénité.

La sérénité, le mot est prononcé. Je le renvoie au concept eckhartien de Gelassenheit. Seules de telles pensées d'exception intuitionnent ces notions fondamentales. Proche du "wu-wei", un rester dans l'attente du rien en tant qu'Ouvert. A l'instar de ces grands penseurs – Eckhart, Nishida, Tchouang-Tseu, ... , nous retrouvons chez Heidegger ou Maldiney cette contrée de l'impensé, cette

nécessité d'aborder, comme le précise Cassiari, "l'impensable dans les limites de leur pensée, de se re-laisser-aller à l'Ouvert qui n'est pas: Gelassenheit". Si j'avais pu cette première nuit rester dans l'attente du rien en tant qu'ouvert, l'angoisse se serait dissipée.

Première après-midi de visite. Je suis depuis quatre jours et demi à bord. Je dois quitter ce texte pour une promenade en felouque et la visite d'un village nubien en dromadaire. Avant tout, rencontrer les quatre français avec lesquels je visite demain Abu Simbel. Sans surprise, sortie arnaque pour touristes. Le mausolée de l'Aga Khan sous le soleil couchant valait le détour, tout comme la nature environnante au fil de l'eau. Simplement être-là, renouer avec l'être-ensemble, mettre entre parenthèses la différence, s'immerger dans le quotidien. La Stimmung d'angoisse disparaît mais est très vite remplacée par celle de l'ennui.

Da-sein, Être-au-monde, Ek-sister, Ouverture, Transcender... des notions centrales dans la pensée heideggerienne, une pensée essentielle qui m'a permis de cheminer une différence, de mettre des mots sur des vécus errants jusqu'alors. Que représente la Daseinsanalytik pour un clinicien? Il m'est venu en songe : un appel et une réponse. Un appel: une invitation à, une force d'attraction, une voix qui me parle et répond à une sensation d'impuissance, de manque, d'impasse cliniques. Le clinicien se sent moins démuni, perdu dans la tourmente de la souffrance humaine, moins emporté par le tourbillon de l'illusion du savoir ou de la puissance. Comment peut-elle le mener vers la Daseinsanalyse?

Par une conversion du regard et de l'intelligible via l'approche phénoménologique, par une remise en question de ses croyances, en traversant l'Ouvert, en se rendant passible de l'imprévisible, en prenant le temps de se laisser saisir par le tremblement du monde qui l'entoure, en maintenant ouverte la brèche de sa fragilité ontologique, autant d'attitudes qui lui permettront d'écouter, et les hommes, et le texte philosophique.

L'appel à être et à l'être est appel créateur, qui tire du néant [...] Cela de l'appel que je ne puis entendre, cela à quoi dans l'appel je ne puis répondre est ce qui en lui crie, et nous fait surgir [...]. (Chretien, 1992, 33-43)

3h30. Réveil matinal. Six heures de minibus à travers le désert rocailleux de Nubie pour deux heures de visite. Mais quelle visite, quelle découverte! Le site d'Abu Simbel est béni des dieux. Les quatre statues gigantesques de Ramsès II déchirent le fond d'imaginaire dans lequel elles avaient séjourné depuis de si longues années. Apparition. Il y a Présence, création d'un Lieu: un espace habité d'absence qui met

au monde une présence remarquable accompagnant l'homme dans l'acceptation de sa finitude. Le texte de Salignon me revient en mémoire lorsque je passe le seuil du tombeau. Il prend sens, s'inscrit dans la chair expérientielle du sens. Un comprendre à l'aune de l'intoner.

Le seuil est consentement à la différence. Le seuil est là comme tension. Le seuil est cette forme de pierre venant poser un bout d'horizon, qui convoque ce qu'il déplie, c'est-à-dire monte en puissance vers l'ouvert, tient ouvert l'Oouvert. (Salignon, 1994, 58)

Il y a lire et lire. Nous lisons une première fois pour simplement nous informer, stimuler une mémoire, nous évader... Le temps passe. Au jour d'une expérience insigne, le texte nous revient. Nous le relisons non plus pour nous informer mais pour naître au jour même du sens qui se déploie. Le seuil et le sanctuaire, deux espaces qui portent la tombe vers sa tension extrême où règne l'Absent.

Le bateau s'en retourne vers Louxor, son port d'attache. Une navigation de toute beauté! Les palmiers, au bord du Nil, la vie, tranchent sur le fond rocailleux des montagnes, la mort ou du moins l'inhospitalier. Un ânon tête sa mère. Un ibis blanc se repose dans une étendue d'eau. Et ce ciel, toujours bleu. Pas un nuage. Le Nil étincelle de mille feux. Je suis assis dans mon lit à écrire, lire, contempler... méditer le moment.

Une semaine s'est écoulée. Ce voyage n'a pas été une simple parenthèse. Il m'a permis d'éprouver cet "impénétrable fond qui peut se déchirer jusqu'à l'abîme". Henri Maldiney ne recourt pas à la métaphore mais traduit au plus près ce vécu d'effondrement. Effondrement de ce fond provisoire, précaire, illusoire. Peu à peu, tout en me sentant toujours "Unzuhause", je me suis reconstruit, toujours plus conscient que la fragilité humaine tant ontologique qu'ontique module mon "identité-ipséité" plus précaire que jamais mais non moins puissante pour autant, plus conscient encore que les fondations de cette construction est fondamentalement un sans-fond et que dès lors l'angoisse est toujours "là", même silencieuse, puisque mort et folie sont toutes deux potentiellement toujours présentes. Je peux non seulement mourir à chaque instant mais aussi perdre pied et sombrer dans la déflagration de moi-même.

Que vais-je faire? Sans cesse me protéger, me blinder, me névrotiser ou oser. Je ne suis pas parti sur le Nil pour me mettre en péril et angoisser mais tel fut le cas. Ce ne fut ni une décision, ni un choix mais une ex-périence. J'ai été, contre toute attente, par un concours de circonstances, confronté à des situations que je

n'ai pu intégrer. Cela peut nous arriver à tous. Encore faut-il en être passible jusqu'à l'angoisse et ne pas s'en tenir à la peur.

J'apprends que le décollage sera postposé de vingt-quatre heures et que le retour ne sera plus direct mais étalé entre 00h45 et 7h30. Que (le qui n'est plus mise) sommes-nous? Des pions sur l'échiquier d'un tour opérateur? Devons-nous nous en accommoder? Toute la question de la liberté est posée et de son rapport à l'argent. Un des français avec lequel s'est ouvert un moment de rencontre me dit que je ne fais pas partie de leur monde, de ce tourisme de masse. C'est la première fois qu'il vit ce partage, qu'il échange ce type de parole. Que signifie "faire partie d'un autre monde"?

Je me relis. Est-ce un journal intime, une écriture cathartique, un article ou tout à la fois? Puis-je soumettre un tel texte à la publication? En le relisant, il devient la réponse, le prolongement à ma lecture des livres publiés par Cabestan & Dastur "Daseinsanalyse" et Jonckheere "Psychiatrie phénoménologique" que je vous conseille de lire en guise d'une introduction théorique et historique très intéressante. Cet article est certes le partage d'un vécu personnel, d'une mienneté (Jemeinigkeit) mais n'est-elle pas aussi le vécu possible de tout homme, la confrontation inévitable de tout homme avec l'angoisse et son combat avec la vie, le destin?

L'être dont il y va pour cet étant en son être est à chaque fois mien. Le Dasein ne saurait donc jamais être saisi ontologiquement comme un cas ou un exemplaire d'un genre de l'étant en tant que sous-la-main. À cet étant-ci, son être est "indifférent", ou, plus précisément, il "est" de telle manière que son être ne peut lui être ni indifférent ni non indifférent. L'advocation du Dasein, conformément au caractère de mienneté de cet étant, doit donc toujours inclure le pronom personnel: "je suis", "tu es" [...]. (Heidegger, 1993, 42)

Au Dasein existant appartient la mienneté comme condition de possibilité de l'authenticité et de l'inauthenticité [...]. (Heidegger, 1993, 53)

Dans le mourir, il apparaît que la mort est ontologiquement constituée par la mienneté et l'existence. (Heidegger, 1993, 240)

La Daseinsanalyse ne s'apprend pas dans les livres, sa spécificité n'est pas que philosophique. Elle est avant tout inscrite dans le déroulement de la vie humaine, de ses implications dans le monde de la vie. Il me semble donc essentiel de ne pas s'en tenir à un "discours sur" mais aussi de pouvoir libérer à travers un texte et à partir d'une expérience personnelle une appartenance à l'exister humain.

Ce texte inattendu et imprévisible, sur fond d'un voyage au fil de l'eau, a tenté de partager en temps réel le ressenti terrifiant d'un effondrement de monde et le redéploiement hésitant de la confiance. Partager ce moment insigne où l'espace-temps de cette croisière m'a permis de vivre mon angoisse et d'en laisser sourdre mon être-le-plus-propre.

Toutes les contrariétés ont été concentrées sur les trois premiers jours pour ensuite laisser place à la beauté des paysages, à la grandeur et puissance d'une civilisation, à l'être visionnaire d'un homme d'exception, Ramsès II, à l'entrelacs de la simplicité, de la nature, de l'inégalité de la transformation des possibles qui touchent l'homme.

Le comprendre heideggérien (Verstehen) m'est apparu au-delà du comprendre purement intellectuel, ce comprendre qui implique l'intonation à un monde qui prend sens et me donne du sens. En l'absence du comprendre, dans le dysfonctionnement des renvois et tournure, le monde s'effondre. Le "Nichts der Welt" néantise toutes nos protections, nos croyances et contentions psychiques qui nous permettent de paraître sain de corps et d'esprit. Se donne à nous dans toute sa nudité la nullité (Nichtigkeit), le ne-pas qui caractérise l'être de notre être-au-monde.

...être-fondement pour un être déterminé par un ne-pas — autrement dit être fondement d'une nullité... . Ce ne-pas appartient au sens existentiel de l'être-jeté. Étant-fondement, il est lui-même une nullité de lui-même. La nullité ne signifie nullement le ne-pas-être-sous-la-main, la non-subsistance, mais elle désigne un ne-pas qui constitue cet être du Dasein, son être-jeté. (Heidegger, 1993, 283-284)

Comment la confiance est-elle revenue? Par le monde lui-même et dans la mesure où la néantisation ne touche pas comme dans l'angoisse psychotique le "moi transcendantal". Cela signifie qu'une partie de nous-mêmes demeure en recherche de sens, de signes qui nous permettent de nous renouer au monde et de nous reconnecter au quotidien avec son lot de contraintes et d'exigences. Nos modes et choix de vie feront la différence: se noyer dans le quotidien le plus "mediocre" (durchschnittlich) ou maintenir la vigilance de cette nullité: "Je ne suis pas, j'ai à être".

Tout au long de cette méditation incarnée de l'angoisse s'est également manifestée l'importance de tout l'acquis phénoménologique, de l'acuité husserlienne.

Le flux [...] de conscience n'est rien de temporellement "objectif". C'est la *subjectivité absolue*, et il a les propriétés absolues de quelque chose qu'il faut désigner *métaphoriquement* comme "flux", quelque chose qui jaillit maintenant, en un point d'actualité, un *point-source originnaire* [...]. (Husserl, 1964, 99)

Quelle esquisse de quel phénomène a, en tant qu'impression originnaire, diffracté mon flux de conscience de telle manière qu'une continuité ne soit plus possible et que s'éveille le menaçant? Quelle part joue l'intériorité dans l'avènement du menaçant? Comment, pourquoi, à quel moment une nouvelle esquisse de monde peut – elle relativiser le menaçant et me réinscrire dans un flux de conscience où prévaut la confiance... ou ne le peut pas? Y a-t-il vraiment quelque chose qui se donne de telle

manière que disparaisse le rien? La phénoménologie, in fine, n'est-elle pas celle, paradoxalement, du Rien.

Me revoici à Bruxelles. L'angoisse s'est apaisée mais je ne dirai pas comme le supposerait le parler quotidien: "au fond, ce n'était rien" mais plutôt, au fond, c'était le Rien. Je questionne bien évidemment mes sensations et son rapport avec la réalité. La réalité de l'Égypte et de Louxor était-elle menaçante ?

La réalité peut être dite: une signifiante insignifiable, qu'il nous est donné d'habiter, en ayant notre tenue en avant de nous, là où ne sommes jamais sûrs de nous-mêmes parce que nous restons toujours en possibilité ouverte. (Amphoux, 1996, 33)

La réalité ne serait-elle pas fondamentalement menaçante dans la mesure où, si j'en suis passible, elle peut remettre sans cesse en question mes croyances et mes fondements. La réalité de Louxor n'est pas plus menaçante que celle de Bruxelles ou de Tokyo mais elle me semble plus menaçante car je ne m'y ouvre pas de la même manière.

Cette expérience fut déterminante car je n'en suis pas sorti indemne. Retrouver la confiance après un tel bouleversement peut nous ouvrir un autre monde et nous ouvrir le sens d'une nouvelle responsabilité, celle comme le précise Maldiney, "de ce que nous n'avons pas encore ouvert". Après l'effondrement peut surgir une forme d'élévation, d'énergie, de vision qui nous permettra de nous mesurer à l'impossible. Il ne s'agit plus simplement de Daseinsanalyse mais de Daseinsoffenheit. Non pas simplement "analyser les dimensions selon lesquelles un homme existe" mais, partageant sa propre expérience de l'exister, du gouffre existentiel de l'angoisse, accompagner l'autre-même que soi à dépasser ses peurs, à oser l'angoisse sur fond d'une confiance ontologique.

J'entends par "se mesurer à l'impossible" créer un espace de rencontre internationale pour laisser émerger une pensée intonnée, innovatrice et pionnière qui puisse comprendre, rassembler, voire épanouir ces hommes de plus en plus nombreux sur terre; nous mettre à l'écoute de cette réalité en tant que signifiante insignifiable.

REFERENCES

- Amphoux, P. (Ed.). (1996). *Le Sens du Lieu: Topos, Logos, Aisthèsis. Conference publication*. Bruxelles: Ousia.
- Chretien, J.-L. (1992). *L'appel et la réponse*. Paris: Éditions de minuit.
- Cabestan, P., & Dastur, F. (2011). *Daseinsanalyse*. Paris: Vrin.
- Heidegger, M. (1993). *Sein und Zeit*. Tübingen: Max Niemeyer.
- Heidegger, M. (2005). *Être et Temps*. Paris: Authentica.

- Holzhey-Kunz, A. (n.d.). *Daseinsanalyse (traduction française en cours par Laurence Defago)*. Non encore publié.
- Husserl, E. (1964). *Leçons pour une phénoménologie intime du temps*. Paris: PUF.
- Huygens, A. (2008). *Penser l'existence, exister la pensée: De l'humanité, de l'amour, au jour de la phénoménologie clinique*. Paris: Encre Marine.
- Jonckheere, P. (2009). *Psychiatrie phénoménologique. Le cercle herméneutique*. Paris: Vrin.
- Maldiney, H. (1991). *Penser l'homme et la folie. À la lumière de l'analyse existentielle et de l'analyse du destin*. Grenoble: Jerome Millon.
- Sallignon, B. (1994). Le seuil, un chiasme intime-dehors. In *Le sens du Lieu*. Bruxelles: Ousia.